

**ARTICLE ECRIT POUR LA VICTOIRE AIXOISE PAR UN ELEVE DE L'OPTION
Acte I de L'Ecole du spectateur année 2009 2010**

La Chute

Albert Camus, mise en scène Raymond Vinciguerra

Alors que nous fêtons actuellement les cinquante ans de la mort d'Albert Camus, le théâtre du Gyptis à Marseille donne une série de représentations de *La Chute*, dernier roman écrit par « l'homme révolté » et adapté pour le théâtre par sa fille Catherine. C'est à celle du mardi 17 novembre qu'a assisté la classe PS1. L'auteur de ces lignes s'est en revanche rendu à celle du samedi suivant, précision par ailleurs complètement inutile. A noter que sa place lui avait été réservée...

La chute, c'est avant tout l'état dans lequel a sombré l'homme dès lors qu'Adam et Eve ont transgressé l'interdit, et ont commis le péché originel. Un état de déliquescence, de décomposition : précisément celui dans lequel se trouve Jean-Baptiste Clamence, unique personnage de la pièce, « juge pénitent », comme il se définit lui-même, que l'on découvre au début de la pièce en vadrouille dans des bars d'Amsterdam. Celle-ci consiste en un monologue déclamé par le comédien Philippe Séjourné, qui eut droit à des applaudissements nourris à la fin, avec sa partenaire qui faisait de brèves apparitions entre chaque tableau de la pièce, tableaux au nombre de six. Clamence s'adresse, tout le long de la pièce, à une personne rencontrée dans un bar, figurée par le public.

La Chute, c'est le bilan et le questionnement d'un homme en crise, complètement détaché de son ancienne vie de parisien aisé. C'est, comme le dit le metteur en scène Raymond Vinciguerra dans son intention de mise en scène, une « confession qui convoque et mobilise tout à la fois sa mémoire, son intelligence, ses capacités de théoricien et l'immédiateté de ses perceptions ». Cette confession est en somme l'expression du regard d'un homme complètement lucide sur l'humanité, la société et sur lui-même. Clamence est en effet hanté par le souvenir d'une femme qu'il a laissée se noyer, en même temps qu'il est dégoûté par ce qu'il connaît de l'humain. Là-dessus, *La Chute* est totalement en accord avec la pensée de l'absurde, qui est, rappelons-le, axée sur la condition humaine et toute sa misère. C'est donc une pensée sur l'homme, qui « marche sans repères », mais aussi sur la rédemption, la culpabilité et le rapport aux autres. Cette culpabilité est figurée tout le long de la pièce par les apparitions fulgurantes d'une actrice jouant cette fameuse jeune fille, que Clamence tente irrémédiablement d'approcher, mais qui le fuit invariablement. Poids du remords.

Cette condition humaine est figurée par une scénographie dépouillée, composée de deux écrans rectangulaires de part et d'autres du personnage, sur lesquels sont projetés des images d'eau, métaphore de cette condition, constamment mouvante, parfois limpide, parfois fine et froide comme la bruine ou emprunte de brouillard. A la fin, l'eau devient rouge, donnant à l'ensemble un côté assez glauque. La mise en scène vient merveilleusement bien appuyer le texte de Camus, dont le propos se rapproche assez bien de celui de *L'Etranger*, qui retraçait les errances d'un homme perdu dans les méandres de sa vie et de son étrange époque.

La performance de Philippe Séjourné est assez immense, et a définitivement séparé les termes « monologue » et « soporifique » chez ceux qui avaient encore des doutes : on ne somnole à aucun moment, et l'on en ressort ému. Le texte de Camus y est pour beaucoup, et on serait presque d'accord après ça pour le placer au Panthéon. Ce serait cela dit oublier les valeurs de l'écrivain, qui était contre les honneurs et l'opulence, un écrivain qui a su se conformer à ses idéaux et à propos duquel on n'a qu'une envie en sortant du théâtre : se procurer ses écrits, les lire, les assimiler, afin de mieux comprendre l'homme ; dans tous les sens du terme.

Nicolas Lascourrèges, TL